

UN CAFÉ EN ATTENTE

SARAH FAFCHAMPS

Février 2014

La main sur la clenche, elle pousse doucement la porte vitrée. La chaleur de l'espace confiné des tables presque entrelacées brûle et mord ses doigts bleuis. Le grincement de la porte en bois couvre partiellement le bruit des moteurs et la voix légère chantant dans les hauts-parleurs. Les traits de son visage se dissipent et seul subsiste le sillage du froid de la rue. Son corps s'amollit dans la douceur ambiante. Elle s'attarde un instant dans le sas d'entrée et, tant que sa peau garde en mémoire l'âpreté du froid, la température agréable du lieu lui procure une sensation de plaisir assouvi.

Ses yeux survolent machinalement l'étroite rangée des tables qui se succèdent dans un alignement régulier, minutieusement mesuré, où l'espace perdu brille par son absence. Chacune d'entre elles est coiffée d'un café. Petit, serré, au lait, il trône en solitaire sur l'email. Son regard finit par rencontrer la boiserie fine du mur opposé et, déçu, revient à son point de départ. Elle hésite, le temps d'une seconde, mais c'est à peine si elle tourne la tête de l'autre côté. Sans même les voir, elle s'interdit les tables de la seconde rangée. Jamais elle n'a bu son café ailleurs que sous le miroir gelé des fenêtres embuées et s'asseoir sous des affiches de théâtre délavées des années cinquante dont elle pourrait dessiner les contours les yeux fermés lui semblerait tout aussi déplaisant qu'aller boire son café dans le bistrot d'en face.

Elle passe la main dans ses cheveux et caresse lentement sa nuque dégagée. Ses doigts délicats remontent telles des aiguilles pour broder les fils bouclés de son chignon défait. Elle jette un regard distrait par la fenêtre et les volutes de fumée qui s'échappent des lèvres colorées lui rappellent que l'attente est le faible prix à payer pour être l'heureuse détentrice d'une minuscule table de 60 cm de diamètre. Les yeux accrochés au châssis de la fenêtre, elle se rassure et ses doigts semblent soudain s'agiter inutilement dans sa chevelure...

Réveillée par l'image du froid qui assiège la rue pavée de l'autre côté, elle s'approche du comptoir à petits pas mesurés. Elle ne bouscule pas, ne se faufile pas, mais avance avec une prestance si complaisamment exagérée qu'elle en devient maladroite. Deux hommes en costume gris la devancent malgré eux et affichent une mine de circonstance en atteignant le but ultime. La main posée sur une auréole brunâtre qui trahit la présence mal effacée d'une coulée de café, ils

commandent.

Un petit, serré, au lait ? Elle ne sait. Son regard s'attarde sur leurs pieds qui vont lentement se réchauffer, ces pieds debout qui ne pourront se reposer. À cet instant, elle se demande si le hasard ne semble pas mesurer avec exactitude chaque rencontre fortuite... Elle reconnaît les deux hommes et salue sa nonchalance exacerbée. Elle n'est pas artiste, elle se pense artiste.

Il est vrai qu'elle vous contera volontiers l'incroyable histoire des lignes du tableau le plus méconnu d'un artiste sans aucun doute inconnu, vous déclinera avec une extrême exactitude la pensée confuse d'un romancier s'essayant à l'absurde et vous étonnera plus encore par sa virtuosité à dépeindre l'émotion que confesse chaque trait d'une œuvre abstraite. Mais, depuis toujours, les dés sont jetés et elle n'est amie ni du pinceau ni de la plume...

L'urgence de déguster un café face au flux continu de la foule désordonnée qui se bouscule sur les pavés la tire soudain de ses pensées taillées sur mesure pour un esprit artistique. Elle abandonne sa virtuose démonstration d'indifférence et dépose promptement sa veste là où reposait encore, la seconde précédente, un long manteau de fourrure.

– Julien ?

Ses doigts fins, ongles peints, claquent dans l'air et ponctuent l'unique mot. Elle repousse dédaigneusement la tasse vide qui la nargue au centre de la table, osant à peine toucher le nid à bactéries en porcelaine, et, mesurant consciencieusement la vitesse d'approche du serveur aux gestes secs des hommes qui reposent leur tasse vide sur le comptoir, devine que le hasard a à nouveau calculé minutieusement son coup.

Les hommes remettent leur chapeau et ajustent machinalement leur cravate. La chemise tendue par un surplus de dîners d'affaires, ils se dirigent vers la porte de cette démarche pataude, mais assurée si caractéristique des directeurs de bonne conscience. Au moment où leur veste grise frôle le dossier qui lui fait face, elle commande distraitemment son café, les yeux fixés sur le calepin du serveur, dans une fausse contemplation des traits noirs qui s'y enchaînent :

– Un petit sans sucre et un café en attente.

Le plus vieux esquisse un sourire gêné. Peut-être aurait-il dû lui aussi prendre la peine de demander une deuxième tasse...

Au son toujours plus faible des talons qui s'éloignent, elle sait que son café en attente est désormais épinglé au tableau du bar et dépose son écharpe en cachemire sur le dossier de la chaise. Elle tire du bout des doigts le journal du matin hors de son porte-documents et déplie majestueusement le papier presque repassé. Ses yeux virevoltent de chapeau en chapeau, se rassasiant parfois avec le seul titre de l'article. Elle note quelques noms dans sa tête, les plus

méconnus si possible, et s'attarde brièvement sur leur histoire anecdotique.

15H40. Jeudi 3 février. Elle a fait son stock d'actualités et regarde la cuillère tourner dans la tasse tout juste déposée. Le journal est désormais rangé dans le fond de son sac, chiffonné à souhait, comme si ses doigts n'avaient cessé de le déplier. Elle trempe ses lèvres dans le café noir sans sucre et le liquide brûle son gosier asséché. Il lui reste exactement dix-neuf minutes pour goûter à la douce tranquillité qui l'entoure, le temps idéal pour consommer un café si on y trempe le biscuit jusqu'à sa lente décomposition.

Elle entoure la tasse de ses deux mains par un négligeable automatisme, comme si, de voir les pommettes rougies des gens qui se hâtent au dehors, elle avait soudain aussi froid qu'eux et, au contact de la porcelaine brûlante, un long frisson parcourt son corps. C'est toujours à ce moment qu'elle préfère payer double, car, loin de compter le prix des 20 cl qui lui réchauffent le gosier, elle pense aux degrés qu'atteignent difficilement les ruelles de Paris sous l'emprise du froid de février.

Sans connaître ni leur nom ni leur visage, elle les voit là, assis derrière leur boîte aux lettres de tissu distendu, de papier délavé ou de conserve tout juste achevée, à attendre un tintement de monnaie. Le café se teinte alors d'une saveur toute particulière. Débarrassé de son habit d'apparat, par lequel elle escomptait nécessairement construire une image particulière de sa personnalité devant ses supérieurs, il est réduit à sa seule utilité : réchauffer un corps frigorifié. Il est vrai qu'il y a une semaine encore, elle n'en commandait que lorsque le hasard avait minutieusement calculé la rencontre fortuite entre le serveur qui se présentait enfin à sa table et le regard d'un chef qui lui signifiait qu'il retournait à ses affaires en ajustant le col de son imper.

Mais, aujourd'hui, tout est différent. Son bureau, son salaire, l'étage même. Elle sait qu'elle a atteint l'échelon le plus haut de sa carrière et peut désormais se complaire à offrir gracieusement un café aux plus démunis. Pourtant, cinq minutes auparavant, elle avait encore hésité à perpétuer cette habitude désormais dénuée de son but premier. Était-ce son cœur ou la routine elle-même qui avait tranché lorsque le serveur s'était pointé à sa table ?

Le café est là, seul, épinglé au tableau du bar. Il attend un inconnu sans nom ni adresse, sans âge ni cellulaire. Il attend l'injoignable, l'introuvable, l'inavouable parce qu'il sait qu'il viendra. Elle, elle n'est sûre de rien, si ce n'est que, demain, il y en aura un autre. Elle l'a choisi inconsciemment, comme s'il l'avait choisi, lui, l'inconnu. Petit, serré, au lait ? Au choix.

Sorti de nulle part, il salit la bonne conscience de l'homme moderne s'il n'arrache pas quatre pièces à sa poche. Elle ne veut pas le connaître, celui qui trempera ses lèvres dans la tasse. Son esprit est vide comme la feuille vierge qui attend dans le bac de l'imprimante. Elle n'a jamais essayé de dessiner son visage, elle ne sait pas tenir un crayon de toute façon...

À trop penser, elle en a oublié le biscuit et regarde, dégoûtée, son épave remonter doucement à la surface. Elle détourne les yeux et repousse le café. Il est 16h. Le café est froid, elle ne le boira plus.

Elle doit y aller, sa fille l'attend derrière la grille de la maternelle. Autant d'excuses qui s'accumulent pour annihiler la raison première qui dérive sur le liquide tiède.

*

Le fleuve fuit dans l'ombre de son dos courbé. Ses lèvres, blanchies par les gelées nocturnes, se craquellent sous les pas pressés des passagers de l'aube. Il écoute l'imperceptible chuchotement de l'eau qui coule, grise et glaciale, indifférente à l'agitation quotidienne, et regarde le son mourir sur les berges. L'homme n'a pas de chapeau. Il tourne le dos à la Seine qui s'éveille doucement et sent le vent qui la caresse lui gifler les tempes. L'homme n'a que sa peine comme prénom.

Il la décline au rythme de ses remous, à contre-temps des horloges en argent de Notre-Dame. Assis sur les pavés que piétinent les talons pressés, il ne compte pas les secondes qui tombent une à une du clocher de briques entremêlées. Il y a longtemps déjà qu'il ne court plus après le temps perdu. L'homme ne cherche pas non plus un sourire sur les fantômes maquillés qui défilent coiffés d'un substitut de sommeil, un trop peu de bouteille. Il n'a que faire de leurs lèvres qui s'étirent et se détendent aussitôt. L'homme a froid et ce n'est pas leur sourire qui le réchauffera.

Ses membres, raidis par la nuit sans rêves qui s'évanouit dans Paris, crient en silence contre le froid qui les hante et cherchent désespérément un contact intermittent avec le béton qui s'étale le long de la Seine. Vaincu, l'homme se recroqueville sur son coussin de carton et calcule les centimètres de peau qui luttent encore sur les pavés. Il ferme les yeux un instant, comme si, d'un clignement de cil, il pouvait embrasser la totalité de la nuit... L'homme ne dort jamais, il se laisse bercer par l'eau qui gémit sous le brouillard épais et s'enroule dans les plis du tissu gris. Les yeux ouverts sur les jambes découvertes des Muses de la nuit, il somnole à la lumière des réverbères du quai de la Tournelle et la Seine chante sa peine.

L'homme ne regarde pas l'eau, il l'entend. Il attend le bruit métallique des centimes au contact de la boîte de conserve de haricots verts en regardant les gens qui oublieront aussitôt le son de la voix qui leur a réclamé une pièce ou un ticket repas. Ses yeux suivent vainement les pas qui s'éloignent vers les dernières lumières de la nuit qui s'achève et leur soufflent à l'oreille les débris de sa vie pour qu'ils se souviennent de sa présence révoltante sur les bouts de carton volés.

Les rues crachent des cartables déchirés et les pavés se teintent soudain d'une joie effrénée. L'homme se lève. 16h ont sonné. Il longe les quais en silence, comme s'il était sur l'autoroute des vacances, mais l'homme ne connaît pas les bouchons. Quand l'alcool caresse ses lèvres gercées, il a le goût métallique des boissons bon marché. Son gosier asséché s'assouvit pourtant de ce mensonge

éphémère et son corps, réchauffé, s'assoupit...

Mais, aujourd'hui, il ne marche pas vers les rayons gris de la supérette du coin, il abandonne à ses pieds sa liberté de conscience. Ses muscles engourdis par le froid se réveillent doucement et portent son corps décharné sur la centaine de mètres qui le sépare de la première halte. Il l'appelle « promenade matinale », « mon petit, mon tout carrousel » et a l'impression que Paris s'éveille sous ses pas maladroits...

Sa main, sur le bouton, tremble. La porte coulisse et ses doigts se décollent doucement. Ses pieds foulent le sol rainuré et ses orteils goûtent aussitôt au substitut d'eau brunâtre qui le tapisse irrégulièrement. L'homme s'arrête un instant. Il aime entendre le bruit mécanique de la porte qui se referme et l'isole exactement 1200 secondes du monde extérieur. La chaleur diffuse de l'édicule vainc les frissons qui le parcourent. Il dépose sa maison sous le miroir ovale sans prendre la peine de sourire à son reflet. Le sac en plastique traîne à terre dans l'attente d'être ouvert.

Les rainures, comme les racines rectilignes d'un arbre moderne, traversent la pièce de part et d'autre. Quand il n'a rien à faire, sinon embrasser la chaleur et se laisser bercer par les murailles de PVC qui le séparent de la tempête, ses yeux voient flou à trop fixer les lignes monotones. Le tracé se déforme, les rainures se distordent, se détendent et s'allongent et les formes géométriques se concurrencent en taille. Parfois, quand son cerveau est gorgé d'alcool, les carrés s'arrondissent et il a l'étrange sensation de planer entre des bulles de houblon. C'est dans ces rares moments que les racines deviennent cernes et qu'il se prend à compter l'âge de l'édicule.

Cette fois pourtant, il ne donne pas au signifiant un sens différent de celui qu'il porte en lui. Il voit les rainures telles qu'elles sont et ses pieds glissent jusqu'à leur point d'arrivée. Ses doigts en suspension au-dessus de l'évier attendent que coule l'eau. Il frotte énergiquement ses mains, son visage et ses bras. Un mince filet s'échappe encore de la bouche étroite et il en profite pour mouiller légèrement ses cheveux. Il déteste le parfum artificiel du savon qui coule goutte à goutte, mais sait qu'on le préférera à l'odeur âcre de son corps. 850 secondes. Il ne compte pas celles qu'il lui reste, il s'assied sur la cuvette et son cul vomit les invendus de la supérette du coin...

Sa main, sur le bouton, tremble. La porte coulisse et ses doigts se décollent doucement. Ses pieds foulent les pavés du boulevard Saint-Germain, laissant derrière eux la vespasienne moderne. Il marche dans l'ombre des fonctionnaires, des ouvriers, des touristes, des hommes d'affaires qui se ruent dans la bouche de métro Cardinal Lemoine.

Il n'y a pas de tables en terrasse. Derrière la vitre, un filet de buée floute les visages assoupis par la chaleur du bistrot. L'homme ouvre la porte et reste planté dans le sas d'entrée à essuyer mécaniquement ses pieds. Alors que ses semelles tentent le record du monde d'aller-retour inutiles sur un paillason impeccable, sa peau garde en mémoire l'âpreté du froid et la température agréable du lieu lui procure une sensation de plaisir assouvi.

– Il y a du café ?

L'homme s'est assis maladroitement à une table et son manteau rouge élimé contraste avec les vestes noires cintrées sur les chaises déposées. Il vient ici une fois par jour, toujours à la même heure. C'est son déjeuner. Il trempe le biscuit jusqu'à sa lente décomposition dans le liquide brûlant et boit le café par petits coups mesurés, effrayé d'apercevoir le fond blanc de la tasse. Avant, il venait moins souvent, ne s'arrêtant que lorsque le poids des pièces métalliques qui dormaient dans sa poche égalait celui de la tasse de café. Il buvait le liquide d'une lenteur inhabituelle, si bien que les dernières gorgées lui procuraient l'effet inverse de celui escompté. Le serveur retirait alors la tasse et il la regardait s'éloigner en comptant les cents dont il devait nécessairement se séparer.

Mais, depuis que le patron a décidé d'épingler des cafés en attente au tableau du bar, tout est différent. Aujourd'hui, il fait de l'enseigne sa pause quotidienne et pousse la porte l'esprit vide de calculs. Confortablement assis sur la chaise métallique, il se laisse bercer par la chaleur humaine. Son regard se pose successivement sur les visages qui se succèdent irrégulièrement de l'autre côté de la vitre et, à la vue de leur écharpe de laine, il se souvient soudain du froid de la rue. Son corps frissonne et ses yeux reviennent à la table. Il prend un sous-verre et le dépose à l'envers. Il sait que le serveur n'y posera pas le café.

– Petit, serré, au lait ?

L'homme sourit. Il s'en fout. Il y a un café qui l'attend au coin du bar et c'est tout ce qui importe. Il regarde attentivement le serveur. Chemise blanche, cravate noire, souliers vernis.

– Un grand.

Puis il ajoute aussitôt :

– Et un stylo à bille s'il vous plaît, monsieur.

Quitte à choisir, il préfère éterniser l'instant. Le p'tit, il disparaît en trois gorgées et, pour autant qu'il veuille les espacer, le liquide est froid quand il frôle ses lèvres.

*

– Un petit sans sucre et un café en attente.

La main dans son sac, elle compte jusqu'à trois avant de trouver son rouge à lèvres. Le tube déposé sur sa bouche, elle repeint son sourire. 15H50. Lundi 14 février. Elle est dix minutes en retard et ses pieds rythment son impatience. En regardant par la fenêtre, elle apprécie les corps qui évoluent maladroitement sur le tapis poudreux et colle ses traits sur ceux d'un inconnu. La musique ambiante l'emporte dans la valse infernale des souvenirs, elle tend la main, le serre et l'embrasse.

Soudain, son corps est nu contre le sien et le miroir du passé se casse.

Les pupilles accrochées à la vitre, elle regarde l'homme qui s'en va et son regard se noie dans l'empreinte qu'il laisse dans la neige. L'eau au bord des yeux, elle se mord la lèvre. Le rouge s'étale sur ses dents blanches et la larme disparaît dans la laine épaisse de son gilet. Les yeux brillants, elle regarde la rue vide de celui qu'elle aimait. Les gens défilent, elle colle ses traits sur ceux d'un inconnu et la musique d'ambiance l'emporte à nouveau... Stop ! Elle n'en peut plus, elle n'a plus de mari et elle ne veut pas d'un inconnu.

Le serveur a déposé le petit café sans sucre sur un sous-verre cartonné et fait glisser jusqu'à elle un plateau d'argent avec l'addition, un biscuit et la petite cuillère dont elle s'empare aussitôt sans même remercier les mains qui la lui offrent. Le métal tourne en rond dans le liquide brûlant, comme enfermé dans sa prison de porcelaine. Elle laisse son regard se perdre dans ses gestes mécaniques et, lorsque sa vie prend l'apparence de la tasse, elle n'en est que la cuillère.

La semaine dernière, elle aurait encore relevé la tête, elle lui aurait souri, même dit merci. Mais la semaine dernière, la tasse était sur le plateau d'argent et il n'y avait pas de sous-verre. Depuis, il lui semble que chacun de ses gestes porte un sens dont elle n'assume pas les conséquences. La cuillère tourne encore. Le café est brûlant, mais elle ne veut pas qu'il refroidisse. Le biscuit gît sur le plateau en argent telle une épave sur la plage dorée après un amour de vacances. Elle regarde le biscuit et l'addition, comme si les chiffres pouvaient l'éloigner des mots que recouvre la tasse. Elle multiplie la TVA, soustrait le service et va même jusqu'à émettre un prix de groupe pour dix petits sans sucre, mais, si son cerveau jongle avec les dizaines, son esprit est ailleurs... Elle craque ! La tasse retrouve le plateau en argent, comme la semaine dernière.

Le sous-verre à découvert, elle lit les mots alignés. Quarante-huit lettres, comme une invitation à prolonger sa pause-café. Depuis quand sert-on une tasse sur un sous-verre ? Depuis quand prive-t-on un plateau d'argent de sa porcelaine ? Elle lui jette un regard, mais son corps reste froid à la vue de son dos. L'homme est mince, grand, ni laid ni beau. Il porte la cravate et son cul est bien rangé dans son pantalon étroit, mais l'homme est un serveur ! Elle relit les neuf mots écrits à l'encre bleue sur le carton recyclé du sous-verre. Si seulement ils venaient de son mari... S'il revenait, lui !

Ton corps allongé

Au crépuscule parfumé

Sous le cerisier.

Ses yeux ne s'en détachent pas... Pour qui se prend-il avec son salaire de cantine ? Son mois n'atteint même pas sa prime de vacances ! Elle est secrétaire de direction, maintenant, peut-être ne le sait-il pas... Les deux hommes en costume gris ne lui ont sans doute pas dit. Les pieds ancrés dans le quadrillage des pavés, ils boivent leur café sans même ouvrir la bouche. À force de spéculer sur les chiffres, les hommes d'affaires perdent la valeur des mots. C'est ainsi. Elle le sait, elle. C'est

pour ça qu'elle se dit artiste...

Elle ne répondra pas à ses avances, c'est trop tôt. Son cœur malade pleure encore l'absence de celui auquel elle refuse d'accoler le détestable préfixe. Elle le voit, elle le sent partout, dans les visages des inconnus, dans le moindre parfum masculin. Et si ce n'est pas trop tôt, c'est nécessairement trop tard, car Notre-Dame ponctue la journée de quatre coups succincts et une enfant de quatre ans l'attend déjà derrière le grillage de la maternelle.

*

Son corps glisse dans l'ombre des platanes qui bordent la Seine. Il n'a pas de montre. Les réverbères dorment depuis longtemps déjà, mais Paris s'éveille sous ses pas. Son corps fatigué coule sur les pavés enneigés et il se laisse envahir par le contact glacial des larmes de l'hiver. Cette nuit, il n'a pas dormi. Les yeux fermés sous la fine couverture, il a attendu l'Aurore. Il l'a entendue traîner ses pieds dans les avenues paralysées par le froid et l'a suppliée d'accélérer le pas. L'homme l'a devinée accrocher l'astre diurne au plafond de la capitale et il a serré les paupières plus fort encore avant de sombrer dans un demi-sommeil. Il n'a pas compté ses rêves ni même ses heures de trêve, il s'est éveillé avec les quatre coups succincts de Notre-Dame et a laissé de côté le sol matelas...

Son corps décharné se traîne sur le tapis poudreux de février jusqu'au bistrot du coin. Aujourd'hui, il n'a pas pris l'omnibus, il a le cœur en berne et ne veut effacer de son visage ni les cernes ni les ravages de la veille. Il est monté dans le train du quai de la Seine et le premier arrêt sera son terminus. L'homme ne veut pas voir son reflet dans le miroir de l'arbre moderne. L'homme veut se réchauffer et le café est son seul baume au cœur.

Il ralentit le pas, regarde l'eau qui coule, brune et verte ou plutôt verte et brune, et mesure sa tristesse à la vitesse des sédiments qu'elle charrie. L'homme porte sa peine comme un manteau. L'homme est peine, car elle est son prénom. Il photographie le fleuve comme un orphelin glisse dans sa valise l'unique portrait parental et bifurque sur le boulevard encombré. Son pas, lent et las, se détache de la puissante locomotive de la foule compacte qui se déplace sur le trottoir et il est laissé pour compte au coin de la rue. Deux façades... Il sent déjà l'odeur forte du café et, à la simple évocation de la tasse promise, son corps se réchauffe doucement.

– Monsieur Tristan.

L'homme sourit. Il ne sait plus s'il est né triste, mais ne nie pas l'être. Tristan est son prénom. Il n'en avait plus. Certains achètent un manteau, lui, il n'avait pas de sous. Il a choisi un mot qui serait à la fois contenant et contenu, des lettres capables d'habiller sa pensée. Tristan est son prénom. Il le lui a dit la fois passée, quand il a compris que l'habitude était là, enracinée dans le quadrillage des pavés de l'espace confiné du café. Mardi. Il s'en souvient bien parce qu'un journal traînait sur la

table et qu'il en a lu les gros-titres. Le serveur s'est approché, mais n'a rien demandé. Il a déposé le café et s'en est allé sans mot dire. L'homme a refermé le journal et a regardé son dos s'éloigner.

Il a trempé ses lèvres dans le liquide brûlant et s'est brûlé la langue, évidente évidence ! Mais peu importe, son corps réchauffé s'est détendu et il a entouré la tasse de ses maigres doigts. Le regard perdu dans la contemplation du plateau en argent, il s'est dit tout bas – mais peut-être un peu trop fort, car l'homme devant s'est retourné – que ne pas se voir servir une note avec le café était un luxe qui n'avait pas de prix. C'était donc ce jour-là qu'il avait eu un café sans même le demander, comme s'il attendait sur le bord du comptoir qu'il achève « sa promenade matinale », « son petit, son tout carrousel ».

Mais peut-être que s'il s'en souvient si bien, c'est parce que le serveur avait ponctué leur rencontre de deux mots. Sept lettres des plus banales, mais tellement rares pour lui. « À demain ! » avait-il dit, comme si, le jour couché, il devait nécessairement voir se lever le suivant. « Moi, c'est Tristan », avait-il répondu et le serveur avait dit : « Au revoir, Monsieur Tristan ». L'homme avait souri. Il ne comptait plus les années lors desquelles nul ne l'avait appelé « Monsieur ». Le mot résonnait dans sa tête comme un métronome. On lui aurait greffé un deuxième cœur qu'il n'en aurait pas été plus heureux ! Depuis, il priait tous les soirs, lui qui ne croit ni en Dieu ni à Hollande, la peur au ventre que l'organe ne s'essouffle et ne s'arrête.

Il voit le biscuit se décomposer dans le café avec la même impuissance qu'il a vu sa vie se détricoter. Dans les résidus qui remontent doucement à la surface, il revoit hier et avant-hier et tous les jours qui précèdent. Il se souvient des mains délicates de sa mère et des cris du père que le temps a transformés en murmures. Il revoit leur visage serein, entend leur rire. Il se souvient de leurs yeux pétillants et fiers lorsqu'il avait obtenu son bac. Et le petit salon au papier peint de l'avant-guerre dans lequel trônait la télévision, celle qu'il vénérât tel le dieu des pénates. Celle qu'il allumait, mais que la mère éteignait. Il revoit les couleurs sur son écran cathodique, elle qui s'était avérée être la baby-sitter la meilleur marché du quartier.

L'homme avale une gorgée et le café coule sur le passé. Le temps s'enfuit, l'horloge vomit les secondes mortes et les minutes en sont malades. Le temps crie à l'imparfait et ça fait mal. Pourtant, l'aiguille gémit et il l'entend dire : « Souviens-toi ! ». Ses lèvres frôlent à nouveau la porcelaine, comme s'il pouvait brûler le temps avec un soupçon de café. Mais le temps seul a tatoué sa vie de cicatrices, le café n'a plus rien à brûler. Tout est mort, si ce n'est le souvenir de sa vie. Il dort dans les poubelles d'un HLM sur un tapis de carton et quand l'hiver frappe à sa porte, il a pour toit son manteau. L'homme n'a pas de maison. Il est seul et seul le miroir du passé lui tient compagnie.

Grisaille à Paris.

Accroché au cerf-volant,

L'ennui pirouette.

Le stylo-bille écrit sa peine et l'homme condamné à mort lit les mots étalés sur le carton. Il ne compte pas les jours qu'il lui reste. Il ne sait déjà plus quel âge il a ni quel jour on est. L'homme est en sursis et le froid de la rue sera sa peine capitale. Il reste une gorgée de café, le liquide tiède disparaît dans sa bouche. Il se souvient du goût du chocolat à l'orange que lui ramenait sa mère l'avant-veille de Noël et le visage maternel surgit soudain devant lui comme un spectre du passé. S'il avait un crayon, il en dessinerait les traits. S'il avait un pinceau, il leur rendrait leur éclat ! Mais l'homme n'a qu'un stylo-bille...

*

Elle s'est assise à la table du coin et, le dos presque collé au mur mitoyen, elle remonte son décolleté. Elle a rangé dans son porte-documents les deux rapports du patron sur la société qu'il va revendre. « Vous lirez cela tranquillement ! » lui avait-il dit informellement la minute précédente, la main sur son épaule. Elle avait frissonné, empêchée de pouvoir lui échapper et, le regard agrippé au bouton lumineux de l'ascenseur, elle avait acquiescé. L'homme l'avait invitée la semaine passée. Elle avait bu à sa santé un Moët & Chandon, mais il n'y avait rien à fêter. Quand minuit avait sonné, il s'était empressé de la raccompagner, comme s'il craignait soudain que sa robe ne tombe en lambeaux. Ce soir-là aussi, elle avait acquiescé sans même le regarder.

Ses pensées avaient roulé au rythme de la BMW et tout s'était mélangé. La voix du patron se confondait à celle du mari perdu et leurs visages ne faisaient qu'un. Elle avait senti sa tête tourner et la nausée lui avait soudain donné l'envie de vomir le passé. Quand la voiture s'était arrêtée, elle avait ouvert la portière et il lui avait semblé que le ciel aussi pleurait. Lui, l'air benêt, la main tendue pour ouvrir celle qui l'était déjà, l'avait regardée courir dans l'allée et, lorsqu'il s'était enfin décidé à la suivre, la porte d'entrée s'était déjà refermée sur sa chevelure mouillée. Ce soir-là, elle avait ouvert un Château Lafleur et son gosier n'avait été rassasié qu'une fois la bouteille vide. L'alcool avait effacé tout ce que sa bouche n'avait su remettre...

– Madame ?

Le serveur fait glisser le sous-verre jusqu'à elle et y pose la tasse de café. Elle lève les yeux vers lui et sourit timidement. Les treize mots griffonnés sur le carton ne lui ont pas échappé et elle attend avec impatience qu'il dépose le plateau en argent pour voir enfin son dos s'éloigner. Bientôt, sur le métal factice trônera une rose blanche. Elle en est certaine, l'homme l'aime. Peut-être devrait-elle lui dire qu'elle ne peut plus, que son cœur est froid et que seul l'alcool le réchauffe encore. Et puis non, a-t-on déjà vu un serveur tomber amoureux d'une secrétaire de direction ? Elle peut tolérer les caresses du patron dans la prison de l'ascenseur entre leur étage respectif, pas les mots doux d'un barman. S'il savait d'ailleurs qu'ils finissaient l'un après l'autre dans la dînette de sa fille et qu'elle

avait déjà fait une tache de chocolat sur la « grisaille de Paris » en y déposant la tasse pour sa poupée...

Mais, aujourd'hui, à voir les mots étalés sur le carton, elle comprend que l'amour a pris la couleur du brouillard et que la peine a eu raison de lui. Elle joue avec les lettres, comme si une partie de scrabble pouvait jouer avec les sentiments, mais le plateau de jeu est truqué et, toujours, la peine rapporte plus.

Trembles dénudés
Sous les larmes de l'hiver
Des quais de la Seine.

Dénudés, les trembles sont et ils le resteront. Elle déteste perdre ! Ses lèvres frôlent la tasse de porcelaine et le liquide semble fade comparé aux bulles du Moët & Chandon. Elle attend que sa tête tourne et que son corps, l'esprit oublieux, s'enivre, mais le café réchauffe son corps sans même atteindre son cœur. Autour d'elle, tout est noir à l'image du liquide. Même les mots semblent s'être roulés dans la cendre. Tout a un goût de brûlé.

Le serveur s'approche de la table voisine, elle l'appelle d'un claquement de doigts et son regard attend le sien dans la muette contemplation du coin du bar.

– Madame ?

Sa cravate est légèrement de travers et ses paupières sont lourdes de fatigue. Elle lit dans son regard la peine de ses mots. Elle devine son cœur affaibli, ses yeux que son indifférence a mouillés, puis se dit que sa peine n'égalera jamais la sienne. Y a-t-il plus lourd fardeau que le sien ?

– Un Cointreau, s'il vous plaît.

– Un p'tit baume au cœur pour Madame, crie-t-il à son collègue.

Ça ne la fait pas rire. Ni sourire, d'ailleurs. L'homme s'éloigne et elle a presque envie de lui offrir le remontant. Peut-être que si elle avait lu des mots bleus sur le sous-verre en carton, elle n'aurait pas été submergée par sa peine... Mais non, l'homme est triste et, ici, tout est gris. Même les lumières du café semblent somnoler dans une morne torpeur. Elle repousse la tasse et ses lèvres goûtent au plaisir de la liqueur. L'alcool lui murmure tout bas : « Enivre-toi ! » et dépoussière son sourire.

Le dos courbé sur le verre, elle sent le poids de son regard sur ses épaules et ses pensées deviennent siennes. Elle boit une rasade de trop. Le deuxième Cointreau est un cadeau, sans doute parce qu'une femme saoule ne connaît qu'un hochement de tête. Mais que l'homme se détrompe, il ne la raccompagnera pas le long des quais, sa porte restera close ! Elle se lèvera aux quatre coups de Notre-Dame et Isaline l'attendra derrière la grille de l'école...

L'homme ne bouge pas. Son corps est prisonnier du froid. La neige poudreuse recouvre son manteau et sa fine couverture. Son bonnet aussi a pris la couleur des larmes hivernales. L'homme a les yeux clos, mais ne dort qu'à moitié. Le cul sur le parvis Notre-Dame, il attend sans les voir que les pièces tintent gaiement dans sa boîte de conserve.

Mais, ce matin, les passants sont rares et, jamais, le bruit des métaux qui s'entrechoquent ne vient troubler sa sourde respiration. Seule la neige a rempli la boîte et l'homme n'aura pas trois sous pour s'acheter un bout de pain. Son visage, qu'une étroite écharpe laisse partiellement à découvert, a pris la couleur de la colère et les cristaux de neige qui s'y sont déposés ont paralysé ses joues. L'homme ne pense à rien. Il vaut mieux sans doute, car il ne sent plus ses pieds et son cerveau est prisonnier du froid.

Hier encore, il marchait le long de la Seine, longeant les cafés aux terrasses chauffées. Instinctivement, son pas ralentissait et il emmagasinait toute la chaleur que pouvaient contenir ses membres décharnés. Il regardait distraitement les gens attablés devant un verre de vin ou une tasse de café flambé et chaque étincelle de joie qu'il lisait dans leurs yeux alimentait la locomotive de ses souvenirs. Une brique lui rappelait les étages blêmes du HLM et il se souvenait des adresses inventées sur des lettres à fleur de peau qu'il envoyait à ses amours de jeunesse. Les mots, soudain rappelés au présent, se confondaient alors en excuses et il revoyait la mère gribouiller un bout de papier pour le dispenser du cours de natation. Sur le banc, il regardait avec une mine faussement affligée ses camarades se démener dans l'eau qui l'effrayait. C'était dans ces moments-là qu'il remerciait la mère d'avoir préféré le luxe d'un bâton de chocolat au maillot de bain bon marché.

Mais, ce matin, le froid a gelé ses souvenirs. Il a beau fermer les yeux sur le présent, le passé refuse de resurgir. Vaincu, l'homme soulève une paupière. Il regarde les quais noyés dans un brouillard épais et se rend compte qu'il est sur l'autre rive de la Seine. Il devine le pont au Double qui s'allonge au-dessus de l'eau et se demande pourquoi il n'est pas sur l'autre quai. L'homme a les lèvres gercées et sa gorge assoiffée réclame la douceur du café, mais il n'a pas la force de faire la promenade Maurice-Carême. L'homme n'était pas saoul hier, il n'a pas confondu le reflet des réverbères avec la lumière de la bière. Son pas, lent mais clair, n'a pas compté les gorgées, mais les pavés qui le séparaient de son matelas improvisé. L'homme est vieux et février a simplement lavé ses pensées. Il n'est plus qu'une peine sans passé. L'homme se connaît à peine et ne se reconnaît déjà plus...

Son corps se soulève, ses os retombent lourdement sur le sol et le tapis de neige semble être son dernier lit. L'homme est là, allongé sur les pavés de Paris, et le métro roule encore sous lui. La ville aveugle n'a rien vu, seule la Seine se noie dans ses larmes. Mais l'homme respire et son souffle brûlant s'évapore dans l'atmosphère. Il entend distinctement les quatre coups succincts de Notre-

Dame et c'est comme si les cloches valsaient dans sa tête.

Les membres confondus dans la poudre hivernale, il lutte contre le temps qui lui échappe et, dans l'impossibilité de rappeler le passé au présent, il refuse le futur. Son regard, à jamais fixe, boit les larmes de l'hiver. L'homme n'a pour tombeau que son manteau. Il reste neuf bouts de carton dans son sachet en plastique, cent quatre-vingt deux mots alignés pour décliner sa peine. C'est là sa seule maison, son unique repos. L'homme n'avait que sa peine comme prénom.

*

Ses petits pas mesurés martèlent régulièrement le sol, comme s'ils se devaient d'estampiller le quadrillage des pavés. La minute précédente, elle a croisé le patron dans le couloir de son bureau. Elle ne veut plus souffrir ses caresses volées entre deux paliers s'il n'a pas de quoi les payer ! Elle ne demande pas grand-chose, seulement une viennoiserie à 10h, comme les sous-directeurs. Et si elle lui a servi un sourire enjôleur avec le bonjour de l'après-midi, c'est parce qu'elle sait que son poste dépend de l'intensité du désir qu'elle suscite. L'homme s'est approché. Il a posé sa mains sur son épaule et l'a embrassée doucement sur la joue. Ils ont parcouru le couloir ensemble ; il l'a invitée à dîner, elle a refusé. Au fond, il a pris l'ascenseur, elle a préféré l'escalier.

Quand elle referme la porte du bistrot derrière elle, son regard fuit le bar, car elle le devine là, dans son manteau d'apparat, à boire le café avec son principal actionnaire. Accoudés au comptoir, ils consomment silencieusement leur petit noir quotidien. Leur bouche muette avale parcimonieusement le liquide brûlant, comme si un petit serré venait d'exploser leur budget de la semaine. Sans même les voir, elle calcule déjà le temps qu'il lui faudra consacrer à mesurer la longueur de l'attente avant de s'installer et additionne les secondes perdues dans la recherche d'un objet essentiel, mais inexistant, de son sac à main. Comme toujours, elle commandera un café en attente quand le bras de leur manteau frôlera le dossier de la chaise opposée.

À y penser, elle se sent parfois ridicule. Cela fait deux semaines déjà qu'elle n'a plus besoin d'un tel stratagème pour escalader les échelons de la société. Elle est au sommet de ce que son diplôme lui permet, mais, rien n'y fait, l'habitude est là et il semble que c'est désormais un jeu auquel elle ne veut perdre aucune manche... Chaque jour rappelle le précédent et, toujours, le navire touché est coulé au même moment. Jonglant avec les coordonnées du déplacement des deux hommes et celui du serveur pour optimiser leur croisement, elle décompte les pavés parcourus du quadrillage du café dont l'habitude lui a dévoilé les secrets et repère le stationnement de la flotte ennemie.

Mais, aujourd'hui, sans doute aurait-elle dû porter son regard sur le comptoir... Elle aurait noté leur absence et se serait dispensée de rechercher dans son sac le tube de rouge à lèvres cerise qui

trône en réalité sur l'étagère de sa salle de bain. Et comme ses doigts gesticulent inutilement entre les objets hétéroclites, elle sent le pas du serveur se rapprocher sans pour autant entendre les hommes se rhabiller. Une lueur d'inquiétude traverse son regard, elle lève désespérément les yeux pour mesurer l'ampleur de son échec, mais ne voit qu'un comptoir vide de clients.

- Un petit sans sucre et un Cointreau.

L'homme hausse les sourcils, mais crie joyeusement la commande à son collègue derrière le bar :

- Un sans sucre et un baume au cœur pour Madame.

Elle ne relève pas, elle ne sourit même pas. Elle sait qu'il l'aime et pense sérieusement qu'il devrait revoir son plan d'approche. Un Français contemporain bénéficie quotidiennement de quinze minutes pour draguer et celui-ci ferait mieux de ne pas se limiter à une minute trente. Mais l'homme n'a pas dit son dernier mot, bien qu'elle le pensât déjà tout entier dans la commande du couple derrière elle qui gesticule tant pour attirer son attention qu'il fait du bruit pour cent. « La femme doit être moins jolie que moi ! » conclut-elle en sortant précautionneusement le journal de son porte-documents.

Le serveur s'approche du dossier de sa chaise et elle devine ses doigts frôler son cardigan. Sa bouche tout contre son oreille, elle sent son souffle chaud lui caresser la tempe et lit dans sa respiration les mots bleus qu'il lui sert avec sa tasse de café. D'une tape amicale, l'homme suspend là ses pensées et dit :

- Allez, ma petite dame, demain c'est les vacances, ne laissez pas votre cœur en berne sur la nationale du soleil.

Elle ne sait pas si elle doit rire ou sourire poliment. Vendredi 18 février. Cette nuit, il gelait à pierre fendre et le ciel se cache encore derrière un rideau de neige. Sourde à ce qu'elle prend pour des avances maladroites, elle ouvre son journal et son regard sautille de chapeau en chapeau. L'homme s'en va, car le couple appelle. Elle pose son regard sur les noms inconnus qui jalonnent les colonnes étroites du quotidien...

Il a posé la tasse sur un plateau en argent et l'a fait glisser devant elle. Ses yeux regardent successivement la tasse et le plateau, comme si cette habitude retrouvée était une injure du temps aux mots. C'est d'ailleurs les mots qu'elle attend, dix-sept syllabes alignées sur un sous-verre en carton. Elle regarde le biscuit coincé entre la porcelaine et le verre de Cointreau et se dit qu'aujourd'hui, elle n'a envie ni de l'un ni de l'autre. Son regard remonte le long de son buste et cherche une explication, car, malgré elle, elle aimait ses délicates attentions.

- Deux jours déjà qu'il ne vient plus.

Elle acquiesce. Elle n'a pas compris, mais cela a peu d'importance. Deux jours. Qu'est-ce deux ? Ça fait des années qu'elle a oublié qu'un plus un pouvait s'appeler « couple ». Elle ne sait plus compter au-delà de l'unité. L'homme la regarde sans ciller.

- Vous ne m'aimez plus ?

Il lui dirait bien qu'aujourd'hui, il ne l'aime pas du tout, qu'elle a des cernes comme des volcans éteints et que son maquillage a coulé, mais l'a-t-il jamais aimée ?

- Avez-vous lu la page quatre ? dit-il en allant de lui-même à la page concernée.

Le journal déplié occupe les quatre-vingt cinq pour cent de la table de 60 centimètres de diamètre. C'est un peu comme la proportion inégale d'océan et de terre, l'homme a plus de chance de se noyer dans l'information que d'échouer dans un havre de paix. Le serveur sait qu'elle n'a même pas survolé la une et qu'elle cherchera le fait divers le plus anodin pour le décliner à l'envi lors d'une rencontre fortuite avec un collègue. Bien qu'elle n'aille pas pointer demain, la page quatre devrait satisfaire son appétit de noms méconnus et exacerber sa rancœur contre la société à laquelle elle adhère malgré tout.

- « Paris a laissé filer un artiste ! Un sans-abris s'est éteint lundi sur le parvis Notre-Dame. Son corps a été retrouvé vers 16h. L'homme était étendu dans la neige, les yeux noyés dans celle qui fut sa peine capitale... »

Elle a trouvé d'elle-même l'article conseillé, sans doute grâce au simple mot « artiste ». Le serveur s'éloigne, la laissant tout entière à la merci des lettres imprimées, et son esprit pèse rapidement les deux hypothèses : regrettera-t-elle ou non d'avoir préféré le Cointeau ? Elle, envoûtée par l'attraction d'un artiste inconnu auquel elle s'identifie nécessairement, partage déjà sa frustration de mourir méconnu.

- « ... L'homme, celui qu'on appellera désormais « le poète de la Seine » a importé sur les quais de Paris ce que le Japon a de plus subtil. Dépourvu de tout papier d'identité, il a décliné sa peine sur des sous-verres en carton. Les poèmes, d'une remarquable sensibilité, ont été légués au Musée des lettres et des manuscrits du boulevard Saint-Germain. S'ils semblent fonctionner en binôme, fait exceptionnel pour des haïkus, trois des neuf poèmes ont perdu leur partenaire... L'homme, qui n'avait que sa peine comme prénom, les aurait-il offerts aux poubelles de Paris ? L'appel est lancé, les éboueurs avertis ! »

Elle referme brusquement le journal et peste contre la maladresse d'Isaline. Avait-elle besoin de faire une tache de chocolat sur la « grisaille de Paris » en y déposant la tasse pour sa poupée ? Elle la réprimandera à quatre heures et confisquera les sous-verres comme punition. Elle les laquera, puis invitera son patron à dîner...

Elle n'a que faire du musée, elle déclinera sa collection sur sa table à manger ! Sans même un regard pour le café qui refroidit, elle arrache son écharpe en cachemire du dossier de la chaise et retrouve le froid de la rue. Son porte-documents sous le bras, elle se faufile dans la masse humaine qui se glisse dans le brouillard épais. Sa tête est pleine de sous-verres en carton. De l'homme, elle a déjà oublié le prénom...

